

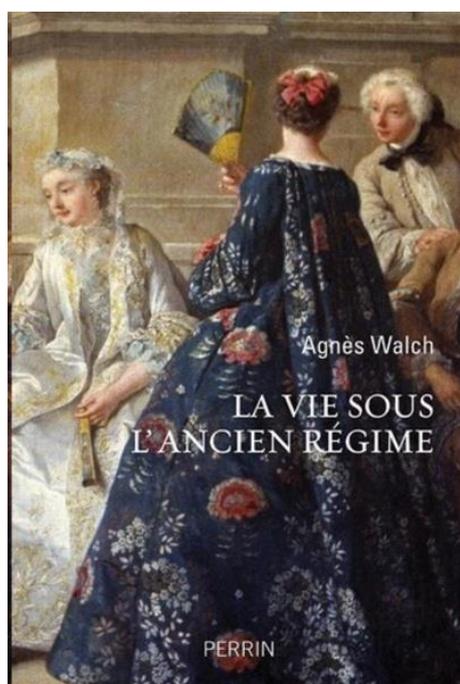
## À la veille de la Révolution la France était un pays heureux\*

Adriana LASTIČOVÁ

Universidad Complutense de Madrid

adrilast@ucm.es

ORCID: 0000-0001-6247-6248



Après s'être interrogée dans ses publications précédentes sur l'*Histoire du couple en France, de la Renaissance à nos jours* (2003), l'*Histoire de l'adultère* (2009) ou *Duel pour un roi : Mme de Montespan contre Mme de Maintenon* (2014), Agnès Walch, historienne et actuelle rectrice de l'académie de Reims, arrive avec un nouvel essai sur la vie d'une société emportée par le vent de la Révolution de 1789. Dans son volume intitulé *La Vie sous l'Ancien Régime*, paru en février 2020 chez Perrin, Walch dresse le portrait d'une société disparue en faisant le point sur la situation politique, économique et sociale et même sur les habitudes quotidiennes des Français au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La réflexion se limite à ces deux siècles, plus ou moins de

Louis XIII jusqu'à la Révolution, le XVI<sup>e</sup> siècle y est omis, car Walch prétend qu'un tournant s'était produit vers 1630-1640 et qu'à partir de cette date la société française devient de plus en plus « moderne » en se rapprochant, dans plusieurs aspects, de la société contemporaine.

L'auteure avertit des visions schématiques de ces moments historiques, si répandues dans nos écoles, selon lesquelles la société d'Ancien Régime n'était que violente, inégalitaire, pesante, entravant les libertés. Même si tout cela est vrai, il faudrait éviter une interprétation trop réductrice, car il s'agit d'une construction a posteriori

---

\* Au sujet de l'ouvrage d'Agnès Walch, *La Vie sous l'Ancien Régime* (Paris, Perrin, 2020, 368 p. ISBN : 978-2-262-07434-0).

qui nous est venue de beaucoup d'historiens, depuis Michelet jusqu'à Pierre Goubert et Philippe Ariès et à ce propos l'auteure constate que :

la représentation pessimiste du passé relève d'une position héritée des Lumières et de l'idée de progrès. Cette forme de démarche téléologique rejette pêle-mêle la religion, la philosophie, les valeurs et les efforts déployés par nos ancêtres pour faire face à l'adversité et à la précarité de leurs conditions d'existence. Leurs descendants [...] ont souvent trouvé que l'industrialisation et l'exode rural du XIX<sup>e</sup> siècle avaient rendu les conditions de vie bien plus pénibles, accréditant ainsi le souvenir d'un temps sinon béni, du moins agréable (p. 10).

On dirait alors que son interprétation historique confirmerait ainsi l'origine de ce *mal du siècle*, un profond malaise des hommes victimes d'un monde économique où il devient impossible de vivre dignement, le sentiment qui se détache de plusieurs œuvres littéraires du début du XIX<sup>e</sup> siècle, rappelons-nous de Chateaubriand ou de Musset par exemple. Le principal atout de cet ouvrage est, à notre avis, son ambition de rendre à l'Ancien Régime sa complexité historique et de confronter les sources de la propre époque à l'image qu'en dessinent les historiens. Walch prend ainsi la suite de François Bluche (*La Vie quotidienne au temps de Louis XIV*) et développe ses recherches dans la même lignée qu'Antoine Lilti, qui a récemment publié *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité* (2019).

Tout au long de presque quatre cent pages l'auteure confirme que la vie était difficile sous le règne des Bourbons et en même temps elle démontre que la majorité des Français n'est pourtant pas malheureuse, ils l'écrivent ou le chantent dans leurs mémoires, récits ou journaux intimes. L'approche thématique, adoptée par Walch, lui permet de montrer comment fonctionnait la société, d'explorer les mentalités et les comportements et d'y constater une cohérence : il y a eu une société « d'ordre », une société ordonnée en une cascade de déférences, où les rapports entre les individus sont fluides, chacun étant à une place déterminée, sans que des barrières rigides soient élevées entre les personnes ; régnait alors « une mixité sociale », la vie était plus tranquille, au rythme de la Nature et l'auteure perçoit cette société comme recherchant l'harmonie et regardant vers le bonheur.

L'ouvrage est rédigé du point de vue de l'histoire, mais la lecture peut être tout à fait enrichissante aussi pour les spécialistes en Lettres: c'est ainsi qu'Agnès Walch mentionne et cite, à plusieurs reprises, de grands écrivains comme Voltaire, Molière, Jean de La Fontaine, Fénelon, Mme de Sévigné ou d'autres, moins connus (Louis Moréri, Gilles Ménage). Bien comprendre une période historique constitue un des points essentiels de la critique littéraire traditionnelle et aide à l'interprétation des œuvres conçues durant cette époque. Ce travail souligne, à notre avis, la proximité entre l'histoire et la littérature, si les bons historiens étudient et utilisent des outils

littéraires, les spécialistes en Lettres devraient faire de même *vice-versa*, afin de favoriser, en dehors des cadres disciplinaires, la co-construction des connaissances sur les objets d'études. De ce fait il faut remarquer que nous avons apprécié l'investissement personnel de l'auteure, son enthousiasme et surtout l'adoption d'une position pluridisciplinaire.

Concernant la structure, un avant-propos, neuf chapitres et un épilogue composent l'ouvrage. Dans l'Avant-propos l'auteure explicite sa problématique et lance quelques questions principales de son essai : qu'est-ce qui fait la douceur de vivre dans la France d'Ancien Régime ?, comment est née cette idée d'un ancien temps béni ?, est-ce une spécificité française ?, comment les gens parlaient-ils de leur époque ? (pp. 7-18). Les chapitres qui suivent après l'introduction sont regroupés en trois ensembles. La première partie, sous le titre « Le socle des croyances » (chapitres I–III), s'ouvre par une réflexion sur la confiance en une monarchie de droit divin qui soude les sujets français. Ils aiment leur roi et avant 1789 il n'est pas question de remettre en cause l'autorité royale (p. 31). Contrairement à l'idée reçue, la plupart des gens perçoivent comme un danger un changement des hiérarchies, car « elles rendent le monde lisible en clarifiant les comportements, les attitudes de groupe l'emportant sur celles des particuliers » (p. 33). La primauté de l'individu sur les corps constitués n'émerge qu'assez tard, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, portée par la pensée des Lumières. En d'autres termes, l'Ancien Régime n'est pas une histoire d'émancipation politique du peuple, conclut Agnès Walch.

Le premier chapitre décrit d'une manière assez détaillée cet attachement des Français à la personne royale, on peut même parler de « patriotisme populaire ». Les révoltes ne visent pas le système politique, mais uniquement l'écart de richesses et de dignités entre les plus faibles et les plus forts. Le deuxième chapitre explore le point le plus sensible de l'époque, le système des impôts qui, depuis son origine, cumulait des défauts graves et était si lourd qu'un réel décollage économique du pays devenait impossible. L'auteure cite Necker selon lequel « cette législation est-elle tellement embrouillée qu'à peine un ou deux hommes par génération viennent-ils à bout d'en posséder seulement la science » (p. 58), c'est la Révolution qui en effectuera une remise à plat. Mais Walch remarque que le pouvoir est conscient de l'inégalité fiscale et tente régulièrement d'y remédier, mais ce sont souvent les parlements qui s'érigent contre ces tentatives en défendant leurs intérêts propres (pp. 64-65). Il est à souligner que le tiers état dissimule souvent ses richesses de peur d'avoir à payer pour les plus démunis ou d'avoir à payer tout court (p. 81). Le troisième chapitre aborde la foi religieuse, un socle important de l'Ancien Régime, qui favorise l'osmose et « vivifie le royaume », pour reprendre les termes de Walch. Bien que l'auteure ne masque pas l'émergence du rationalisme cartésien et les écarts libertins, l'impression de force semble tout de même une authentique unité spirituelle du royaume, Walch conclut même que Louis XIV, en restaurant l'unité religieuse par la révocation de l'Édit de Nantes, créait des

conditions de vie plus harmonieuses et apaisées. Là, on ne peut pas tout à fait partager l'opinion de l'auteure, mais on reconnaît que sa thèse est bien audacieuse.

Dans les trois chapitres qui constituent la deuxième partie, intitulée « Les habitudes du quotidien » (chapitres IV–VI), Walch intensifie la position pluridisciplinaire et en combinant les tableaux et les dessins de l'époque ainsi que les ouvrages de morale écrits par le clergé ou les témoignages littéraires, elle tente de restituer la vie quotidienne sous l'Ancien Régime. On apprend beaucoup sur le nombre des jours chômés à la campagne, sur « le plaisir de manger » qui se développe alors. Les Français semblent même devenir assez capricieux dans leur alimentation, au moins ceux qui peuvent se le permettre. La société commence à donner un poids aux odeurs et aussi à la propreté, incluses celles des villes. Walch cite quelques passages de l'ouvrage *Tableau de Paris* de Louis-Sébastien Mercier où l'écrivain met en garde contre la pollution de l'air et de l'eau (pp. 157-159). Le plaisir du paraître se développe parmi la noblesse et la bourgeoisie, « l'ordre social doit se voir » et la frénésie de parure vivifie l'économie. Walch y voit les origines de la *French touch* qui rendra la mode française connue aux quatre coins du monde déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce aussi à la publicité naissante que des journaux tel *Le Cabinet des modes* diffusent au-delà des frontières du royaume. Les règles de civilité ou les manières protocolaires se diffusent massivement à partir du XVII<sup>e</sup> siècle et pénètrent aussi le cercle de la bourgeoisie. Walch ne cache pas qu'il y a encore beaucoup de violence et insécurité, mais elle démontre aussi que l'État royal tend avec le temps à diminuer cette violence, à désarmer la population (pp. 213-216). Il est aussi à noter que le code de procédure criminelle de 1670 rend l'usage de la torture moins systématique et au XVIII<sup>e</sup> siècle elle disparaît.

Dans la troisième partie, « Les plaisirs de la vie » (chapitres VII–IX), l'auteure s'élève contre le schéma caricatural selon lequel le XVII<sup>e</sup> siècle serait sérieux, sévère et glorieux, et le XVIII<sup>e</sup>, par contre, libertin, licencieux et dépravé. Walch affirme qu'il ne faut pas penser l'époque du classicisme comme monolithique et défend la thèse suivante : le XVII<sup>e</sup> siècle regarde vers le plaisir, la joie de vivre et le bonheur et « jette les bases pour que ce dernier soit largement partagé comme idéal au siècle suivant » (p. 225). Tout au long des trois chapitres dont ce troisième bloc thématique est composé, elle souligne plusieurs aspects importants qui apparaissent au siècle du Roi Soleil et qui continueront à l'époque des Lumières : l'instauration des conférences publiques qui commencent à vulgariser les savoirs, le progrès de l'alphabétisation, la fusion des élites intellectuelles (indépendamment si elles viennent de la noblesse d'épée, de robe ou de la bourgeoisie), l'avancement des idées qui considèrent que « l'infériorité des femmes est un fait au moins fort douteux » (p. 230), l'expansion de l'instruction des filles ou la modification des hiérarchies grâce à la pénétration des valeurs bourgeoises. Le dernier chapitre est particulièrement intéressant : l'auteure y explore la lente, mais progressive promotion conjugale de la femme au siècle des Lumières quand le bien-être familial et le rêve d'une vie conjugale paisible sont devenus

l'une des principales aspirations de l'époque. Certes, les femmes sont, juridiquement, soumises, d'abord à leur père, puis à leur mari, pourtant Agnès Walch fait surgir une réalité plus complexe, faite de résistances, d'arrangements ou d'échappées individuelles grâce aux cas repérés dans des archives ou dans les œuvres de l'époque pour conclure que les femmes semblent bien plus indépendantes qu'un siècle plus tard, « lorsque le Code civil de Napoléon les aura pétrifiées dans une subordination légale » (p. 317). Le XIX<sup>e</sup> siècle sera beaucoup plus rigoureux dans les matières conjugales et familiales que l'Ancien Régime.

Dans l'épilogue Walch conclut que « à la veille de la Révolution le pays est heureux ». Et même, poursuit l'auteure, « la plupart des sources convergent vers un sentiment de bonheur » (pp. 330-31). L'historienne plaide pour une approche complexe qui, au lieu de souligner certains aspects médiévaux de l'Ancien Régime (le régime monarchique ou la place encore centrale de la religion), en accentuerait plutôt la variété et la complexité de l'époque.

Pour finir, signalons l'intérêt de l'ouvrage, notamment pour les doctorants, les enseignants et les chercheurs qui s'intéressent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'ouvrage est bien écrit et bien documenté, nous avons apprécié son organisation, la richesse des citations et l'index des auteurs à la fin qui facilite l'orientation. En revanche, il faut ajouter que nous avons observé un petit déséquilibre concernant les deux siècles : l'auteure consacre, involontairement peut-être, beaucoup plus de pages au XVII<sup>e</sup> siècle au dépit du XVIII<sup>e</sup>. Certes, soulignons-le (comme Walch le fait d'ailleurs) que les problèmes du XVIII<sup>e</sup> siècle français s'enracinent au siècle précédent et la distribution des analyses et des réflexions est due probablement à ce facteur, mais on aurait apprécié un peu plus d'approfondissement quant au siècle des Lumières. En tout cas, on recommande vivement cet essai qui constitue une contribution précieuse au débat sur le passé d'une époque que certains historiens désignent sous le terme de « première modernité » et dont l'intérêt principal consiste en une mise au point de la complexité historique de la période de l'Ancien Régime contre les idées trop hâtivement reçues.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BLUCHE, François (1980) : *La Vie quotidienne au temps de Louis XIV*. Paris, Hachette.

LILTI, Antoine (2019) : *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*. Paris, Seuil / Gallimard.

WALCH, Agnès (2003) : *Histoire du couple en France, de la Renaissance à nos jours*. Rennes, Éditions Ouest-France.

WALCH, Agnès (2009) : *Histoire de l'adultère*. Paris, Perrin.

WALCH, Agnès (2014) : *Duel pour un roi : Mme de Montespan contre Mme de Maintenon*.  
Paris, Tallandier.